

FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

TRENTE-DEUX

SOMMAIRE

Fleur de Lune n° 32

– Le mot du Président

- *Fleur de Lune (III), South by Southwest*, par J. Simonelli
- *Lettre aux amis de Maurice Fourré* par J. Chénieux-Gendron
- *Réponse à JCG*, par l'AAMF

– Échos et nouvelles :

- C'est à Tristan
- *The Night of the Rose Hotel*, première traduction de Fourré en anglais



Le Mot Du Président

Revoilà les feuilles mortes, la rentrée, le Salon de la Revue aux Blancs-Manteaux – et ce tout nouveau *Fleur de Lune*, trente-deuxième du nom.

Vous y trouverez de quoi vous faire lire, réfléchir, rêver, voyager – notamment en compagnie de J. Simonelli, qui, *pour voir*, a mis ses pas dans ceux de Fourré et d'Olivier Cristal, personnage esquissé du roman inachevé **Fleur de Lune** : nous publions ici le troisième et dernier volet (cette fois non plus à partir du texte, mais du terrain lui-même) de son intense exploration de ce qui aurait dû être, si le temps lui en avait été donné, le cinquième roman du vieux Maurice.

Vous voyagez aussi en découvrant qu'un Australien s'est jeté à corps perdu dans un projet fou : traduire le *Rose-Hôtel* en anglais ! C'est chose faite, vous le découvrirez à la fin de ce numéro. Peut-être est-ce là le début d'une grande et nouvelle aventure pour notre "Homme de l'Ouest", notre "Petit Celte noir" ...

La lettre que nous avons reçue de Jacqueline Chénieux-Gendron, où elle détaille son approche et sa lecture de Fourré – et de quelques autres – vous ouvrira des horizons, vous fera réfléchir ... Et enfin, vous rirez, peut-être, quand je vous aurai raconté la dernière mésaventure de l'AAMF : nous souhaitions, comme chaque année, proposer au Salon de la Revue un timbre à l'effigie de Maurice Fourré. Et voilà que la commande passée à la Poste nous est refusée, au dernier moment. Pourquoi ? Parce que nous avons eu le malheur – et l'innocence ! – de choisir pour le timbre de 2014 une très jolie photo de notre écrivain, assis sur la margelle de la fontaine de Richelieu, souriant et ... fumant !

Tant pis, nous ferons un autre timbre. Et en attendant, cette photo, d'ailleurs bien connue de nos lecteurs, la voici. Elle est trop réussie pour que nous acceptions de la censurer.

Bonne lecture !

Fleur de Lune (III)

South by Southwest

Si Maurice Fourré a largement esquissé les fonctions principales et les interactions des personnages de *Fleur de Lune* situés sur l'axe est/ouest du récit projeté, il n'en va pas de même pour Olivier Cristal. A part son rôle de « valet », de « colporteur », de « baladin » puis d'« inquisiteur », et son caractère « subtil », « volatil », « plaisant », « léger » qui le rapprochent du Clair Harondel de *La Marraine du Sel*, nous savons seulement de lui qu'il « fait la navette », entre « Tiffauges et le Puy Notre-Dame », mais aussi, sur un axe nord/sud, « entre les 2 pôles du mal », Notre-Dame des Gardes et Saint-Michel Mont-Mercure.

Simple observateur (il devait d'abord résider à Angers, « dans une indifférence souriante et ambivalente »), puis « facteur intermittent » intermédiaire entre les autres personnages, il était sans doute contraint plus tard de s'impliquer davantage, après la mort de Fabien Rozeau, le « jeune homme » dont il est le « double mouvant ».



Notons au passage que l'expression « faire la navette », que le romancier emploie deux fois de suite, est révélatrice : le fil de trame, qui forme les lignes horizontales de la toile, est entraîné par une *navette* et passe entre les fils de chaîne, verticaux, d'un bord à l'autre de la pièce à tisser. Le tissage, depuis le rhapsode (de *rhaptein*, coudre et *odé*, chant) Homère, et le verbe latin *texere* (tisser une étoffe / écrire un ouvrage) est une métaphore fréquente de l'écriture.

Maurice Fourré, qui insiste souvent sur les « heures laborieuses » consacrées à écrire, et qui sait quel « quitte ou double mortellement dangereux » peuvent devenir certaines décisions « littéraires », n'est nullement un artiste brut, mais bien, à sa manière, un « horrible travailleur » de la littérature, attentif à la production du texte aussi bien qu'à ses structures : celle de *La Nuit du Rose-Hôtel* informe quelque peu celle du *Passage de Milan*, premier roman de son ami Michel Butor ; et *Fleur de Lune*, s'il avait pu le rédiger, aurait utilisé certains « mécanismes » (le mot est de Fourré) narratifs qu'il avait observés dans *La Modification*.

Les déplacements d'Olivier Cristal, probablement justifiés, comme ceux de Clair, par une vague nécessité professionnelle, devaient aussi le mener vers « tous les points des romans précédents » et même à Noirmoutier, cadre d'une nouvelle actuellement perdue.

Il aurait alors décrit une sorte de boucle allant de Paris vers Bagnoles de l'Orne et la Bretagne, la Vendée et le Poitou, puis remontant vers Paris par la Touraine et le Berry. Pour la première fois, la Basse Normandie aurait complété, au nord, le cercle que décrivent autour d'Angers les autres provinces fourréennes.

« Reflet multiforme de tous les personnages », Olivier Cristal devait aussi endosser « le drame de mars à décembre 1958 », qui reprenait sans doute « le cycle des trois histoires du III^e arrondissement, 1958 », transposition d'événements vécus par le romancier, ce qui en fait un double de Maurice Fourré lui-même. Ce drame, nous le savons déjà, se rattache au « cycle des amis du Croisic, état de guerre où furent liquidées victorieusement toutes les guerres en cours ». Il semble qu'il ait impliqué aussi les personnes évoquées à la fin de l'extrait de lettre qui concerne Colombe.

Tête-de-Nègre se passe du 1^{er} novembre au 6 janvier, *La Marraine du Sel* en janvier et février, *Le Caméléon Mystique* de l'automne à janvier (sans tenir compte du voyage de Pol, puisqu'il n'est qu'un doublet de celui de son père). Quant à *La Nuit du Rose-Hôtel*, qui est celle du solstice d'été, la date du 21 juin 1921 la situe hors du temps commun.

Se déroulant, selon les variantes, de mars à décembre, ou de mars à octobre, *Fleur de Lune* occupe les mois de l'année laissés libres par les autres romans ; c'est la première fiction fourréenne qui se passe pendant la partie claire de l'année, dont les temps forts, dans le calendrier irlandais, sont les fêtes de Beltaine (feu de Bel, 1^{er} mai) et de Lughnasad (assemblée de Lug, 1^{er} août). Nous retrouverons les dieux Bel/Belenos et Lug à presque toutes les étapes de la quête d'Olivier Cristal.

La volonté de faire de *Fleur de Lune* une œuvre totale sur les plans autobiographique (le projet intègre des souvenirs d'enfance aussi bien que des événements récents), narratif, spatial et temporel est évidente, tout comme l'aspect testamentaire que comporte forcément ce type d'entreprise. Maurice Fourré ne semble se pencher sur le miroir de son ultime fiction que pour y apercevoir, comme Dominique Hélie à Bourges, le spectre de sa propre disparition.

À part son lien avec Fabien Rozeau, rien ne permet de savoir quels rapports Olivier Cristal aurait entretenus avec les autres personnages de *Fleur de Lune*. Mais qui l'aurait mené de « la forêt normande / Tessé-la-Madeleine » jusqu'à Saint-Michel Mont-Mercure, et que Maurice Fourré, qui ne mentionne jamais un lieu au hasard, se plait à détailler, peut en apprendre beaucoup sur le rôle qu'il aurait joué dans l'économie de *Fleur de Lune*. J'ai donc choisi, par une belle semaine du mois de juillet dernier, d'aller de Vernon à Niort, en suivant, *pour voir*, cet itinéraire.

La route d'Olivier commence, dans le dernier état du projet, à Tessé-la-Madeleine, qui reprend donc le rôle de « pôle du mal » d'abord réservé à Notre-Dame des Gardes. Maurice Fourré connaissait bien la région de Bagnoles de l'Orne, depuis 1931 au moins, comme l'atteste son agenda Dunlop de cette même année, où figurent les premières notes pour le *Rose-Hôtel*.



Tessé-la-Madeleine, le château

Le choix de Tessé-la-Madeleine, qui n'avait pas encore fusionné avec la commune voisine de Bagnoles de l'Orne (leur réunion eut lieu en 2000), est significatif. Sur son territoire se trouvent, parmi d'autres demeures remarquables, deux châteaux, liés au souvenir de faits mystérieux et de crimes célèbres.

Le château de Tessé, qui est à présent la mairie de Bagnoles, achevé en 1859, fut bâti dans un style inspiré des architectures de la Renaissance pour la famille Goupil. L'origine de la fortune soudaine des deux frères Goupil, qui avaient quitté Tessé pendant la période révolutionnaire et n'y revinrent qu'en 1829, reste encore inconnue. Ils sont morts en 1850 et, près du château, une chapelle funéraire perpétue leur souvenir. Mais, durant l'Occupation, elle fut profanée, dans l'espoir d'y découvrir le secret de leur fortune.

Dans la nuit du 3 décembre 1907, la veuve Goupil, âgée de 72 ans, fut victime d'une tentative d'assassinat, commise par deux hommes qui s'étaient introduits dans le château, et repartirent avec de l'argent, des bijoux et ... trois bouteilles de Champagne. Le domaine fut vendu en 1922 à Mme Duval, qui le décora de masques d'Extrême-Orient et de mannequins d'osier vêtus à la mode de l'ancien régime. Elle aimait à donner de somptueuses réceptions dans ce décor quelque peu hoffmannien, avant d'en être chassée par la guerre. Elle mourut en 1952, et la municipalité de Tessé acheta le parc et le château en 1957.

Un autre crime, politique celui-là, fut commis sur la route de Bagnoles de l'Orne à Alençon, où se dresse le château de Couterne, magnifique bâtisse du XVI^e siècle, dont la façade aux tons chauds se reflète dans un étang.

Près de là, les frères Carlo et Nello Rosselli, militants antifascistes italiens réfugiés en France, furent assassinés le 9 juin 1937 sur ordre de Mussolini par des membres de la Cagoule.



Le château de Couterne

Une stèle indique le tournant où ils furent abattus à coups de revolver, alors qu'ils revenaient d'une excursion à Alençon.

De tels faits divers contribuent à faire de la charmante région de Bagnoles un « pôle du mal » inattendu, mais tout à fait acceptable. Les légendes locales, maintenant prétextes à promenades et animations touristiques, révèlent aussi d'inquiétants arrière-plans, et durent faire frissonner, aux veillées paysannes, leurs premiers auditeurs.

Une promenade ombragée par les grands pins du Parc du Château mène jusqu'au sommet du Roc au Chien, qui surplombe les Thermes. Un méchant seigneur, dit le conte, pour enterrer sa vie de garçon, aurait violé toutes les nonnes d'un couvent. Pour ce méfait, il fut changé en un monstre à tête de chien et à pattes de tigre. Furieux de n'avoir pu se marier, il dévorait les jeunes filles de Tessé la veille de leurs noces.

Un petit tailleur bossu, pour protéger sa fiancée, se posta devant sa maison muni de trois pierres magiques données par un vieillard. La veille de leur mariage, quand minuit sonna, le monstre vint. Le tailleur lui jeta les trois pierres, l'une après l'autre. À la première pierre, le monstre hurla, à la deuxième, il cracha du feu, à la troisième, il disparut. Le lendemain, le cortège revenant de l'église aperçut, au-dessus des éboulis, la tête de chien du monstre pétrifié. Maurice Fourré appréciait sans doute les traits archaïques et la portée initiatique de cette légende.



Plus souriante est celle de la découverte des eaux de Bagnoles : « Ayant abandonné en Forêt d'Andaine un cheval vieux et fourbu, Hugues, seigneur de Tessé, fut on ne peut plus surpris, de voir à quelques jours de là, son coursier lui revenir frais et vigoureux. Intrigué, Hugues enfourche sa monture qui le conduit aux sources de Bagnoles, où le vieux seigneur se baignant à son tour, retrouve lui aussi la force et la jeunesse », dit la légende écrite au dos de la belle carte postale signée P. Rotgé que nous reproduisons. Le dessinateur y a figuré Hugues et sa monture, mais il a ajouté une nymphe personnifiant la source, et, au fond du décor, le Roc au Chien.

Trois autres cartes postales reprennent le même récit, en accentuant son caractère érotique. Sur les deux premières, on retrouve les mêmes personnages, avec en arrière-plan un cerf (Hugues devint « aussi vigoureux qu'un cerf », dit le texte, en allusion à la vigueur sexuelle prêtée à cet animal) ou la Tour de Bonvouloir (dont le sens est le même). La troisième ne montre plus la nymphe, mais une jeune paysanne que poursuit le seigneur rajeuni.



Il est bien évident que, dans l'imaginaire populaire, les légendes du Roc au Chien, de la découverte de la source et de la Tour de Bonvouloir sont liées, et que la virilité du vieil Hugues, retrouvée grâce à la nymphe de la source, n'est qu'une forme atténuée des appétits monstrueux du seigneur pétrifié. L'actuelle féerie voile une sexualité panique, qui fait songer à celle du baron de Languidic, dans *Tête-de-Nègre*.



La Tour de Bonvouloir, à Juvigny-sous-Andaine, fut construite, dit-on, par ce même Hugues de Tessé, qui, « ayant retrouvé force et jeunesse, épousa la Dame de Beaumanoir et en eut beaucoup d'enfants. En reconnaissance et pour symboliser sa force reconquise, il fit élever cette tour de forme très particulière », explique une carte photographique de 1988 ; « la Tour, dont la forme évoque un phallus », dit aujourd'hui la brochure publiée par le syndicat d'initiative de Bagnoles.

En fait, ce curieux édifice faisait partie d'un ensemble de bâtiments réalisé à la fin du XV^e siècle pour Guyon Essirard, intendant du duc René d'Alençon, et, du haut de ses 26 mètres¹, servait de tour de guet.

Au dos des cartes postales, c'est parfois ce sire Essirard, qui, « après une vie de plaisirs, décida de se marier et d'assurer sa descendance avec la dame de Bonvouloir. Etant très épuisé, se souvenant de l'exemple du cheval rapide du seigneur de Tessé, il décida d'aller se plonger dans la fontaine de Bagnoles. Le résultat en fut prodigieux. Il eut une nombreuse descendance ».

L'histoire de Saint Ortaire, dont le prieuré de style néo-roman se trouve sur la route de Saint-Michel des Andaines, est une variante (la seule à avoir été christianisée) de ces légendes.

« Un dragon, qui avait trouvé refuge dans le défilé rocheux où coule la Vée, terrorisait la population locale en réclamant son tribut de bétail. Une année de disette où le bétail fut rare, il réclama une jeune fille vierge. Armé d'un chapelet et de sa foi en Saint Hilaire (autre tueur de dragons), Saint Ortaire aurait vaincu ce dragon en le pétrifiant. Le dragon serait de nos jours ce rocher, dénommé Roc au Chien, qui garde le défilé face à l'établissement thermal ». Un pèlerinage, héritier d'un culte païen des pierres et des arbres, avait lieu le mardi de Pâques, en vue d'obtenir des guérisons.

En poussant jusqu'à Saint-Michel des Andaines, Maurice Fourré, remarquant l'Hostellerie du Cheval Noir, songea-t-il à l'attelage platonicien qu'il mentionne dans son projet ? Le coursier noir symbolisant les passions instinctives trouve sa place dans ce contexte pulsionnel.

¹ ... comme la tour de Cornillé-les-Caves



L'hôtellerie du Cheval Noir, à Saint-Michel des Andaines

Mais c'est un accident survenu au début du siècle dernier qui fait que Saint-Michel des Andaines et les communes voisines soient devenues à juste titre le « pôle du mal » où débute la route d'Olivier Cristal.

En effet, comme le signale l'annotation manuscrite d'une carte postale de l'époque



.... " Saint-Michel est tombé cette semaine " du sommet du clocher de l'église.

ENVIRONS DE BAGNOLES.
SAINT-MICHEL-DES ANDAINES
L'EGLISE



Sa statue, remplacée par une simple croix, n'a jamais été remise en place. Là où commence l'aventure d'Olivier, Saint-Michel est donc resté, littéralement, *terrassé*.

Une dernière légende de la forêt des Andaines concerne les enfances de Lancelot du Lac. Le lac de Diane serait celui où le futur chevalier, enlevé à sa mère, fut élevé au fond des eaux par la fée Viviane, dans un *palais de cristal*. Lancelot, qui ne connaîtra son nom qu'après avoir conquis le château de la Douloureuse Garde, *en le voyant inscrit sur sa future tombe*, est nommé le « *blanc valet* », au sens d'écuyer, avant son adoubement. Le valet de trèfle, symboliquement lié à l'argent et à l'eau, porte son nom. Maurice Fourré pensa un temps prénommer son héros Hector, comme le valet de carreau. Or Hector, dans la matière de Bretagne, est le demi-frère de Lancelot, fils comme lui de Ban de Bénévoic. Dans *Fleur de Lune*, Olivier Cristal, qui *s'arrête devant la tombe de son double* Fabien, devait être une incarnation moderne du héros arthurien, comme le Lancelot Mac'Horn à peine esquissé de *La Mairaine du Sel*, mari de Florine d'origine celtique, qui, dans les notes pour ce roman publiées dans les Cahiers Fourré, serait devenu « celui qui offre l'abri » et s'oppose aux menées de la sorcière Caillebasse.

Lancelot, comme l'ont montré de nombreuses études, correspond dans le cycle arthurien au grand dieu celte Lug, dont il reprend les attributs. Il commande les armées d'Arthur, comme Lug celle des Tuatha Dé Danann à la bataille de Mag Tuired, menée contre les démoniaques Fomoiré, symboles des forces obscures. Selon Dominique Boutet, « le personnage de Lancelot a toutes chances d'être non pas une composition à partir d'éléments épars du folklore, non pas un descendant littéraire lointain du dieu celtique Lug, mais un témoin à part entière d'un type indo-européen représenté parallèlement par Lug, Heimdallr et Dyubhismá » (*Annales ESC*, 44^e année, n° 5, 1989).

Pour César, l'équivalent romain de Lug était Mercure, dont le patronage convient bien au *volatil* Olivier Cristal ; en domaine chrétien, Saint-Michel reprend le rôle protecteur et les lieux de culte de Lug, comme on le voit à Lyon (Lugdunum, la forteresse de Lug), où sa statue monumentale domine l'abside de la basilique de Fourvières.

Cette statue fut le modèle de celles de Saint-Michel des Andaines et de Saint-Michel Mont-Mercure, qui sont les deux « pôles du mal » entre lesquels circule Olivier Cristal. La mission de celui-ci aurait probablement été de rétablir la maîtrise de Lug/Saint-Michel, maîtrise en effet restaurée à Saint-Michel Mont-Mercure, non sans épreuves périlleuses.

L'itinéraire d'Olivier Cristal, s'il relie entre eux deux sanctuaires de l'archange, est résolument orienté vers le sud, avec une légère inflexion vers l'ouest. Par contre, l'une des routes qui partent de Saint-Michel des Andaines conduit directement vers l'ouest, vers le principal lieu de son culte, le Mont Saint-Michel, par la coulée de Domfront, où se trouvent une « grotte au dragon » et une « brèche à Gargantua ».

En effet, Domfront (où Chrétien de Troyes a peut-être rédigé son Lancelot, lorsque Aliénor d'Aquitaine et Henri II y tenaient leur cour) est un point de passage obligé sur la route que suit Gargantua, pour se rendre de Paris au Mont Saint-Michel (ancien Mont Gargan), ou à Guérande (les deux destinations, normande ou bretonne, lui seront fatales). Son chemin est jalonné de nombreux vestiges, le rocher dit la Tête d'homme ou Siège de Gargantua aux Andelys, le menhir de Port-Mort, près de Vernon, qui est un bel exemple des gravois et départs laissés un peu partout par le géant :



Rabelais dit qu'un jour, en passant par Port-Mort,
 Gargantua sentit au bout de sa chaussure
 Un morceau de gravier. Cela le gênant fort,
 Il s'en débarrassa. Le même auteur assure
 Que depuis ce moment, sur la route resta
 La pierre qui prit nom : Gravier Gargantua,

si l'on en croit une vieille carte postale. Suivent l'empreinte de son chariot entre Sées et Carrouges, dans la forêt de Montgomery, la brèche de Domfront et l'église d'Avranches.

Le parcours du géant, contrairement au trajet qu'effectue Olivier dans le sens nord-sud, n'est pas régulier ; il se dessine au gré des allées et venues de Gargantua, organisateur d'un espace primitif chaotique, dont il modèle le relief, assèche ou alimente les cours d'eau, avant d'y fonder des chemins et des villes.

Olivier Cristal, le long de la route qui le conduit de l'un à l'autre Saint-Michel, croise donc les chemins de Gargantua dans la région de Bagnoles, puis à Angers. Là, le géant affronte à Bouchemaine, au confluent de la Maine et de la Loire, son double négatif, le géant Maury.

Comme le précise le plan de *La Nuit du Rose-Hôtel* dessiné par Fourré, ce confluent « a été présenté à Colette » (Audry) à l'époque de leur liaison.

Toujours à Angers, Gargantua offre à la cathédrale Saint-Maurice des arêtes de *baleine* (voir *Belen*) qui lui servaient de cure-dent (on peut toujours les voir au Museum d'histoire naturelle).

On notera l'assonance Maury/Maurice, et le fait que Saint-Maurice, légionnaire d'origine africaine exécuté sur l'ordre de l'empereur Dioclétien, renvoie au thème de la tête de Maure ou de mort, soit au *caput mortuum* des alchimistes. Gargantua, fils du dieu Belenos (l'Apollon gaulois), comme l'a établi Henri Dontenville, est porteur, comme le sera son fils Pantagruel chez Rabelais, des valeurs solaire et sulfureuse, au sens hermétique de ce terme, qui sont complémentaires aux valeurs mercurielles de Lug.

Après avoir traversé la Loire aux Ponts-de-Cé, Olivier passe tout près de Saint-Saturnin-sur-Loire, où se trouve une tour-observatoire construite en 1849 à l'imitation de celle de Cornillé-Caves. Celle-ci, grâce à ce dédoublement, se trouve donc symboliquement présente au centre du territoire où devait avoir lieu l'action de *Fleur de Lune*.

Plus au sud, la colline des Gardes qui devait d'abord être l'un des pôles de l'axe vertical parcouru par Olivier Cristal, en est devenue le point critique.

C'est là qu'il aurait peut-être affronté sa plus rude épreuve, si Fourré avait pu développer son projet. Le mont des Gardes, point culminant de l'Anjou (217 m), est un haut lieu, qu'il convient particulièrement de préserver des influences malignes. La commune des Gardes regroupe Saint-Georges-des-Gardes, dont les maisons bordent la route de Cholet, et, au sommet de la colline, les Gardes et son abbaye, d'où se découvre un superbe panorama.



La tour de Saint-Saturnin-sur-Loire

À Saint-Georges, à part le nom du village, et une biscuiterie, rien n'évoque le célèbre tueur de dragons, et nulle chapelle ne lui est dédiée, comme s'il y avait une certaine méfiance envers ce saint qui sent encore trop son Gargan (mêmes consonnes GRG). L'église Saint-Joseph, qui datait du XIX^e siècle et nécessitait des travaux trop coûteux, a été détruite en 2006, et ses cloches confiées à Notre-Dame des Gardes.

Celle-ci s'élève au sommet des Gardes, à l'emplacement d'une chapelle du XV^e siècle, sur le lieu même où une bergère avait trouvé, dans un buisson d'épines, une statue miraculeuse de la Vierge à l'Enfant. Cette statue disparut pendant la Révolution, lorsque l'église fut incendiée, puis reconstruite par les habitants. L'édifice actuel, qui abrite une autre statue de la Vierge sculptée en 1836, date du début du XX^e siècle. La protection de Marie y est renforcée par celle de Saint-Michel, comme le montre, dans le transept nord, un grand *Saint-Michel terrassant le Démon* peint d'après Raphaël au XVIII^e siècle.

Saint-Georges, Saint-Michel et la Vierge Marie ne sont pas de trop pour assurer la sécurité du lieu, qui fut un sanctuaire de Belenos, dont la présence hante encore les parages. Au flanc de la colline, la chapelle de la Planche-Grelet est « un lieu de dévotion contre la peur », presque unique en France. Un soir de 1697, après la tombée de la nuit, Michel Plessis, paysan des Gardes, s'avance sur le tronc d'arbre (dit la Planche-Grelet) qui enjambe le ruisseau du Pont aux Jars. Comme si une bête hideuse s'était accrochée à sa poitrine, il est soudain saisi d'une peur panique, invoque la Vierge Marie, fait vœu d'exposer là son image et de lui rendre grâce, s'il en réchappe. Aussitôt délivré de la terrifiante emprise, il tient parole dès le lendemain, et dépose une statue de faïence de la Vierge à l'Enfant dans le creux d'un ormeau.

Ses descendants firent bâtir plus tard un premier oratoire, remplacé à la fin du XIX^e siècle par une chapelle éclairée par deux vitraux. Celui de gauche montre Michel Plessis traversant la Planche-Grelet, près de laquelle on aperçoit un dolmen. En face, on le voit accomplir son vœu.

LES GARDES (Maine-et-Loire)
Vitreaux exposés dans la chapelle de la Planche Grelet
Sanctuaire de Pèlerinage contre la Peur



Le dolmen représente la pierre Bal, bloc de granit qui se trouve au bord du ruisseau du Pont aux Jars, et qui aurait servi à des sacrifices humains (comme, dans *La Marraine du Sel*, l'un des rochers du Bois de l'Ermite). Bal est la prononciation locale de Bel, et il s'agit donc de la pierre de Belenos : l'endroit devait être un lieu de culte de ce dieu solaire, et peut-être de son fils Gargan.

Bien qu'un pont de pierre permette maintenant de passer le torrent, et que la chapelle, qui domine un pré ombragé, soit joliment fleurie, un visiteur suffisamment sensible ne peut se défendre d'une impression d'étrangeté, qui débute lorsqu'il s'éloigne de la Planche-Grelet pour remonter vers Notre-Dame des Gardes. Ce sentiment oppressant l'accompagne jusqu'à son entrée dans l'église, où il s'amplifie avant de s'apaiser.

Telle devait être l'épreuve réservée à Olivier Cristal, qui, confronté à ses propres démons, les aurait sans doute vaincus, puisque l'ultime étape de sa quête devait le mener à Saint-Michel Mont-Mercure, point culminant du Poitou (290 m), où la statue dorée de l'archange *terrassant* le malin brille toujours, au sommet du clocher de l'église.

En fait, les choses ne sont pas si simples. Saint-Michel Mont-Mercure est la seule localité de France dont le nom associe celui d'un saint personnage chrétien et d'un dieu païen. Le triomphe des forces de lumière y résulte donc de l'action commune de ceux qui les conduisent, dans la tradition biblique et dans la mythologie celte : Saint-Michel, chef des milices célestes, vainqueur du démon, et Lug, chef des Tuatha Dé Danann, vainqueur de Balor.

A Saint-Michel Mont-Mercure, Belenos exorcisé, ou Gargantua superficiellement christianisé aux Gardes sous le nom de Saint-Georges, semblent totalement absents. Seuls persistent l'archange victorieux associé à son prédécesseur Lug/Mercure, dont il reprend et prolonge l'action sans avoir eu à le combattre.



Saint-Michel Mont-Mercure

Les clercs donnaient aux derniers païens le surnom méprisant de *Gargantuates*, ceux de Gargan ; mais on ne trouve pas trace d'une stigmatisation de ceux de Mercure ou de Lug.

C'est que, dans le cas de Gargantua, il y eut résistance et lutte. Le culte de Saint-Michel s'est substitué aux cultes païens sur les hauts lieux consacrés à Gargan, mais après qu'il ait été vaincu. Pour se limiter à deux exemples bien connus :

- Au Mont-Saint-Michel, dans le *Roman de Brut* de Wace (1155), Gargantua est tué par un roi Arthur christianisé ;
- À Guérande, où était un château Gorgan, il périt sous les coups du chevalier Geoffroy de Lusignan, selon *La noble histoire de Lusignan* de Jehan d'Arras (fin XIV^e siècle) ; la scène est entièrement imitée du *Florimond* d'Aymon de Varennes (1188), où elle se passe sur le monte Gargano des Pouilles, qui devient ensuite sanctuaire de Saint-Michel.

L'archange triomphant de Saint-Michel Mont-Mercure pourrait donc bien unir les qualités solaires, conquises de vive force sur Belenos et Gargan, aux qualités mercurielles héritées de Lug.

Telle fut peut-être la pensée de Maurice Fourré, lorsqu'il traça les derniers mots du cahier *Fleur de Lune I*. Lui-même rencontra, quelques mois plus tard, non « le déclin », puisqu'il venait de rentrer de Paris et s'apprêtait à passer la soirée avec son ami Stanislas Mitard, mais, le mercredi – jour de Mercure – 17 juin 1959, « la mort synchronisée avec l'épanouissement de la saison estivale ».

J. Simonelli

une lettre de jacqueline chénieux-gendron

Chers amis de Maurice Fourré,

L'amitié n'est jamais une adhésion aveugle. Vous êtes les amis de Maurice Fourré, et il semble que vous ayez un langage commun pour le dire. De mon côté, je me prétends attachée à cette œuvre souriante, qui m'a longuement intriguée, mais mon sourire reste le mien.

Dans son compte rendu qui fait écho à la parution de deux de mes livres anciens, réécrits, Bruno Duval est rebuté par le mot de « mécanique », que j'emploie dans l'intitulé du chapitre dédié plus particulièrement à Maurice Fourré : « la fascination des rituels, le jeu d'une mécanique » opposé à « la voie du modèle géométrique », chapitre attaché, lui, à l'œuvre de Julien Gracq. Le mot de « mécanique » apparaît comme dépréciatif à mon lecteur.

Hors contexte, pourtant, il n'est pas plus dépréciatif que « géométrique » pour parler de mode d'écriture et d'orientation imaginaire. Qu'un rituel par définition soit mécanique est une caractéristique banale. Qui dit rituel dit répétition. Et surtout le mot est fort loin d'être dépréciatif sous ma plume, *dans le contexte* : je le reprends de son emploi quelques lignes plus haut (p. 682).

J'ai été (il y a une éternité) et je demeure fascinée par les remarques de Robert Lenoble sur la différence entre l'évolution des sciences (physiques) entre la Grande Bretagne et la France. « Construire des modèles mécaniques *avec des morceaux de matière et des forces* » serait selon Lenoble l'apanage de la science anglaise avec Hobbes et Newton. Au lieu que la science française se jette, dit-il, à la même époque, fin XVII^e, dans la géométrie et/ou les équations.

Toute ma rêverie sur le surréalisme a consisté à ne pas négliger les modes d'invention *non littéraires* pour parler de ce mouvement, lequel se voulait si peu « littéraire », et à donner sens à deux dimensions possibles de l'imaginaire : d'un côté, le bricolage (mode d'exercice de la pensée sauvage, si subtilement décrit par C. Lévi Strauss), et le mot n'est pas dépréciatif, il est même, comme on sait, extraordinairement laudatif ; l'invention abstraite (et j'ajoute : « littéraire »), de l'autre.

Je suis particulièrement heureuse de cette mise au point : en effet les « morceaux de matière et les forces » dont parle Lenoble offrent une métaphore très explicite des liens magiques qui se tissent entre les personnages de la rêverie narrative de Maurice Fourré. Je ne peux pas lire les textes figuratifs surréalistes ou proches du surréalisme comme des figures de la littérature. Un montage mécanique de forces occultes : tel me paraît en effet le mode d'élaboration de l'intrigue et de l'épaisseur narrative chez Maurice Fourré.

D'autre part, j'ai assurément eu tort de ne pas expliciter ma lecture par rapport à celle de Michel Carrouges. La notion de « machine célibataire » qu'a développée ce dernier m'avait d'abord beaucoup séduite, mais je me suis de plus en plus éloignée de cette lecture. Dans mon livre qui n'est pas seulement copieux, mais énorme, je n'ai pas développé cette réserve.

On peut remarquer pourtant que je ne cite Carrouges que dans la mesure où ce dernier avait apprécié Maurice Fourré, explicité pour lui-même sa fascination et accompagné Julien Gracq qui a fait connaître le livre à André Breton (les détails de ce cheminement me sont d'ailleurs inconnus). Mais machine et mécanique, comme je viens de le dire, ne sont pas du tout superposables. À « mécanique » j'associe le mouvement : machine, certes, mais considérée dans sa dynamique en œuvre. C'est presque le contraire de « machine célibataire ».

Je ne sais si tous les amis de Fourré me lisent comme B. Duval, mais à part ces deux mises au point importantes, nul grand écart entre votre lecture et la mienne, je crois. Une ou des petites différences, cependant, puisque vous m'amenez à y songer. Les voici.

C'est d'abord sur le type d'humour de Maurice Fourré que nous n'utilisons pas tout à fait le même diapason. Je le trouve émouvant, cocasse, magnifiquement populaire, comme chez Queneau -- mais trop souvent incapable d'atteindre le monstrueux ou le mythique. Par exemple, le *devenir-mouche* m'embête, si j'ose dire. Les mouches ou les dames qui ont perdu leurs extrémités pour devenir troncs, renvoie sans doute au jeu d'arracher une aile aux mouches pour les voir perdre leur sens de l'orientation. Dans le même genre, la colonne Saint-Cornille (évidemment) n'évoque pas grand chose à mon imaginaire archaïque.

Quelle que soit ma « culture universitaire », je ne lis jamais, je n'ai jamais pu lire quoi que ce soit au travers d'une grille culturelle, mais d'abord avec ma sensibilité et mes rêveries. La grille conceptuelle, si elle surgit, vient après.

Mes premiers petits potaches, adolescents géniaux, m'ont d'ailleurs maintenue pendant bien des années encore dans cet entre-deux des âges.

Quelque chose me dit que vous me supposez un savoir surplombant, qui de fait n'apporterait que peu de choses devant ces pages déconcertantes.

L'Ouest de la France est une terre de rêve commune à Fourré, Gracq et aussi à moi-même. Les abords de la gare Montparnasse en offraient, avant les remaniements immobiliers, comme une excroissance, ou une image réduite, que fait deviner Fourré, et que je trouve extraordinaire.



La gare Montparnasse telle qu'elle fut, débouché d'une "terre de rêve" à Paris

À Nantes et alentour on rêve de Paris, à Paris on rêve de Nantes et de ses abords. Ces petites gens qui se construisent des univers parallèles et des voyages splendides sont frères de toutes les rêveries enfantines. Comment ne serions-nous pas touchés ?

C'est bien sur cette toile que s'est dessinée ma lecture de Maurice Fourré. Car retenir cette œuvre déconcertante pour en faire un chapitre de plus de ce qui fut d'abord une *thèse* a été de ma part un choix. En élève silencieuse *et* fort indisciplinée, j'ai souvent rêvé d'écarter de mes obligations une œuvre de plus, tant la coupe était pleine, et amère parfois, de tous ces poètes fourvoyés dans des récits plus ou moins bizarres dont je demandais les œuvres à la Grande Bibliothèque.

J'aurais peut-être dû choisir en effet pour illustrer cette génération de l'après-guerre *l'Autre côté* de Kubin, livre qu'André Breton aurait voulu faire republier dans cette collection nouvelle qu'il envisageait. Le fantastique de Kubin en face du merveilleux chez Gracq. Mais le sens de l'histoire compliquait quelque peu les choses ...

J'ai donc écouté l'avis clairement formulé par André Breton, j'ai écouté aussi celui de Julien Gracq (lequel restait perplexe, en privé, devant l'œuvre de Fourré, mais le livre restait dans ses mains, comme dans les miennes). Il m'a bien semblé que j'étais surtout aux côtés de Philippe Audoin, à l'unisson de sa lecture souriante à lui.

Car là où mon avis diverge de celui de certains lecteurs de Fourré, parmi lesquels semble-t-il, André Breton lui-même, c'est sur l'idée que quelque mage se cache sous ce manteau bonhomme. Le fétichisme, la maîtrise d'un avenir plein de risques, la croyance en un « mana » qui gèrerait les déplacements de certains personnages sont chez lui à prendre à mon avis « with the tongue in the cheek » comme le disait Duchamp.

Justement : l'évolution des *lectures* de Duchamp depuis trente ans nous en apprend beaucoup. J'aimerais qu'il en soit de même pour Fourré. Lorsque fascinée par les 99 papillons de *la Boîte verte*, j'ai entrepris d'en noter à mon tour les formules les plus étranges et d'essayer de dessiner pour moi non pas « leur sens » mais leurs oscillations, leurs arcanes, leurs points de fuite, c'était au fond *contre* Robert Lebel et sa lecture essentialiste donc positiviste (Lebel que j'admirais beaucoup mais en tant que conteur : pour preuve, nous l'avons publié ensuite dans *Pleine Marge*).

Mais c'était aussi *contre* la lecture dadaïste d'un Duchamp indifférent rigolard, *contre* celle qui voyait en lui l'ancêtre d'un courant d'abstraction désincarnée, et je me suis trouvée, tout seule que j'étais, sans le savoir assez proche de ce merveilleux ami : Jean Suquet, puis, plus récemment, de Bernard Marcadé – lequel a réintroduit la passion humaine, anxieuse, silencieuse, dévorante, dans le « système » duchampien.

Qu'en est-il du « système » chez Fourré ? Je ne sais. Sa labilité me laisse perplexe.

Les petits rituels, les codes et les grandes rêveries d'une vie provinciale, chargée d'envoûtements et de passions, voilà ce qui rapprochait Maurice Fourré de Louis Poirier. Lorsque ce dernier s'est voulu « Julien Gracq » il a endossé et assumé sa culture dans un imaginaire survolté et subtilement ironique. Le rituel qui réunit les petits groupes chez Fourré est d'un autre ordre, le « sacré » y est présent, mais c'est comme si la croyance en était « trouée ». La subtilité paysanne et la rouerie des petites gens savent cela. On y croit et on n'y croit pas, selon l'interlocuteur. L'entre-deux qu'est la croyance, qui n'est pas crédulité, joue son jeu. En opposant Fourré et Gracq, après et avant les avoir rapprochés, je ne dis que cela.

J'espère avoir éclairé la lecture que j'ai proposée de Maurice Fourré dans mon livre réécrit seulement en partie. J'avais cru expliciter suffisamment le mot de « mécanique », la preuve est faite que non. D'autre part, je ne voulais ni ne pouvais m'étendre sur tant de présupposés personnels dans un ouvrage dont le vague n'est pas délibérément recherché, mais qui prétend ménager mes *marges* personnelles. J'ai horreur du positivisme de certains travaux et de la précision documentaire quand elle est prétexte à satisfaction *sui generis*. Mais j'ai droit aussi à la réserve, quant à ma sensibilité propre. Dans la revue que sur mon initiative nous avons à quelques-uns suscitée et maintenue à flot pendant 25 ans, on trouvera beaucoup plus de lieux d'étonnement et de réactions personnelles que dans ces livres que je viens de reprendre. *Pleine Marge* était son nom, directement inspiré du poème d'André Breton, qui y associe de grands penseurs hérésiarques comme Maître Eckhart et une petite secte campagnarde autour des « frères Bonjour »... Cette juxtaposition du magnifique et du modeste, qui apparaît aussi chez Maurice Fourré, m'a toujours fascinée.

JCG



RÉPONSE À JCG

Suite à notre article paru dans la précédente livraison de notre bulletin², Jacqueline Chénieux-Gendron nous a fait l'amitié de nous répondre dans la lettre que nous reproduisons ci-dessus, lettre passionnante car, par-delà le désaccord sur sa notion de "mécanique" chez Fourré, qu'elle prend la peine d'expliciter en détail, elle nous en dit beaucoup sur son approche de l'œuvre, et, ce qui est plus précieux encore, nous livre un véritable "regard" sur l'écrivain Fourré, chose assez rare pour être saluée, même si ce regard, sur bien des points, diverge considérablement du nôtre – mais là, justement, est tout l'intérêt.

Pour ce qui est du "mécanique" chez Fourré, donc, le débat est clos. Qu'il nous soit permis pourtant d'ajouter, un peu malicieusement peut-être, qu'un dernier rebondissement y est apporté, dans ce numéro, par Jacques Simonelli. Citant Fourré lui-même, il précise que, s'il avait eu le temps de le rédiger, son dernier roman, *Fleur de lune*, « aurait utilisé certains *mécanismes* narratifs [c'est nous qui soulignons] qu'il avait observés dans *La Modification* » ... de son jeune ami Michel Butor, généralement considérée comme l'une des premières manifestations caractéristiques du "Nouveau roman".

Échange de bons *procédés*, puisque, de l'aveu même de leur auteur, les premiers romans de Butor s'appuyaient, eux, sur certaines ... modifications apportées par Fourré lui-même à l'art du roman, notamment dans *La Nuit du Rose-Hôtel*³

² *Fleur de Lune* n° 31, *Modèle mécanique* ?

³ *Fleur de Lune* n° 21, *Paroles d'Évangile, l'ancien et le nouveau*, interview de Michel Butor).

Au cours d'une conversation avec Raymond Queneau, Fourré lui-même, pour définir quel avait été, au moment même de sa conception, le projet initial de *La Nuit du Rose-Hôtel*, avait été jusqu'à parler d'un "roman schématique", entendant par là, par opposition à l'ordinaire thématique illustrée par tel ou tel romancier traditionnel, une *schématique*, terme adéquat pour définir, par exemple, la substitution grammaticale de la deuxième personne du pluriel à la troisième, voire à la première, dans *La Modification* — ce qui ne veut pas dire que, dans *Fleur de lune*, Fourré en eût fait autant⁴

Le *schème* fourréen par excellence serait selon nous l'énonciation oratoire, par chaque personnage, de son propre nom à la troisième personne, comme s'il n'était pas davantage que son auteur entièrement assuré de son identité fictive : « *Je me nomme Clair Harondel [...]. Je vais vous raconter l'histoire de Clair Harondel ...* » (*La Marraine du sel*). Mais loin d'une "nouveau" romanesque, ne s'agirait-il pas plutôt d'un retour à la tradition baroque, férue de pièces à *machines*.

Quant au fonctionnement métaphorique du *Rose-Hôtel* comme une véritable *machine*, dont les rouages sont activés par un certain nombre de personnages promus au rang de figures du discours, l'essentiel a été dit, dès 1954, par Michel Carrouges ; et repris, en d'autres termes, par Michel Butor dans l'interview déjà citée.

I'AAMF

⁴ *Fleur de Lune* n° 24, Fourré-Queneau, *Si tu t'imagines ...*

ÉCHOS

ET

NOUVELLES

C'EST À TRISTAN

*Avec de plumeuses fleurs de soucis, le pénitent, de ses agiles mains éruptives,
a figuré des verticales ascensionnelles, des formes pyramidales,
des cercles elliptiques, et toujours le signe central des rectilignes
s'entrecoupant sur la candeur de la chaux sans miroirs et sans traces ...
— Soufflez les cierges !*

Maurice Fourré, *Tête-de-Nègre*, pp. 19-20

Comme Maurice en écrivant, Tristan, en peignant, *Bastit* de toutes pièces le théâtre d'un perpétuel émerveillement.

Pour l'un comme pour l'autre, tracer des pleins et des déliés sur une surface plane, c'est d'abord une façon de *parler*. Et d'abord une façon bien à eux de transposer, sur le registre intime, ce que leurs yeux ont vu, leurs oreilles entendu ... La première fois qu'il a écouté Brassens chanter *Les Funérailles d'antan*, Tristan a éclaté de rire en les entendant rimer avec : *et c'est bien à Tristan !* Comme par enchantement, le fait d'en avoir vu de toutes les couleurs, aussitôt repeint aux couleurs éclatantes de l'absurdité totale de tout, devenait source d'appropriation enchantée – et par là-même *enfantée*. Ce qu'à vrai dire il ne pouvait plus voir en peinture donnait aussitôt, dans sa tête, naissance à un monde nouveau, issu, comme l'ancien, d'une irrésistible explosion de joie.

Pauvre enfant ! avait dit le Maître. Je vous donne un Zéro pour votre triste narration individuelle... Et maintenant, reposez-vous sans troubler la classe. Vous finirez mal, si vous continuez ce jeu ... (Maurice Fourré, *Tête-de-Nègre*, p. 18).

D'accord, répond Tristan, mais si, dessiner, c'est l'art de figurer à la vue de tout un chacun les choses comme elles sont, ça ne me dit rien qui vaille ! Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'art de faire lever une pâte granuleuse à souhait, en vue de donner matière à des figures qui me *font signe*, et par là-même *S'IGNIFIENT*.

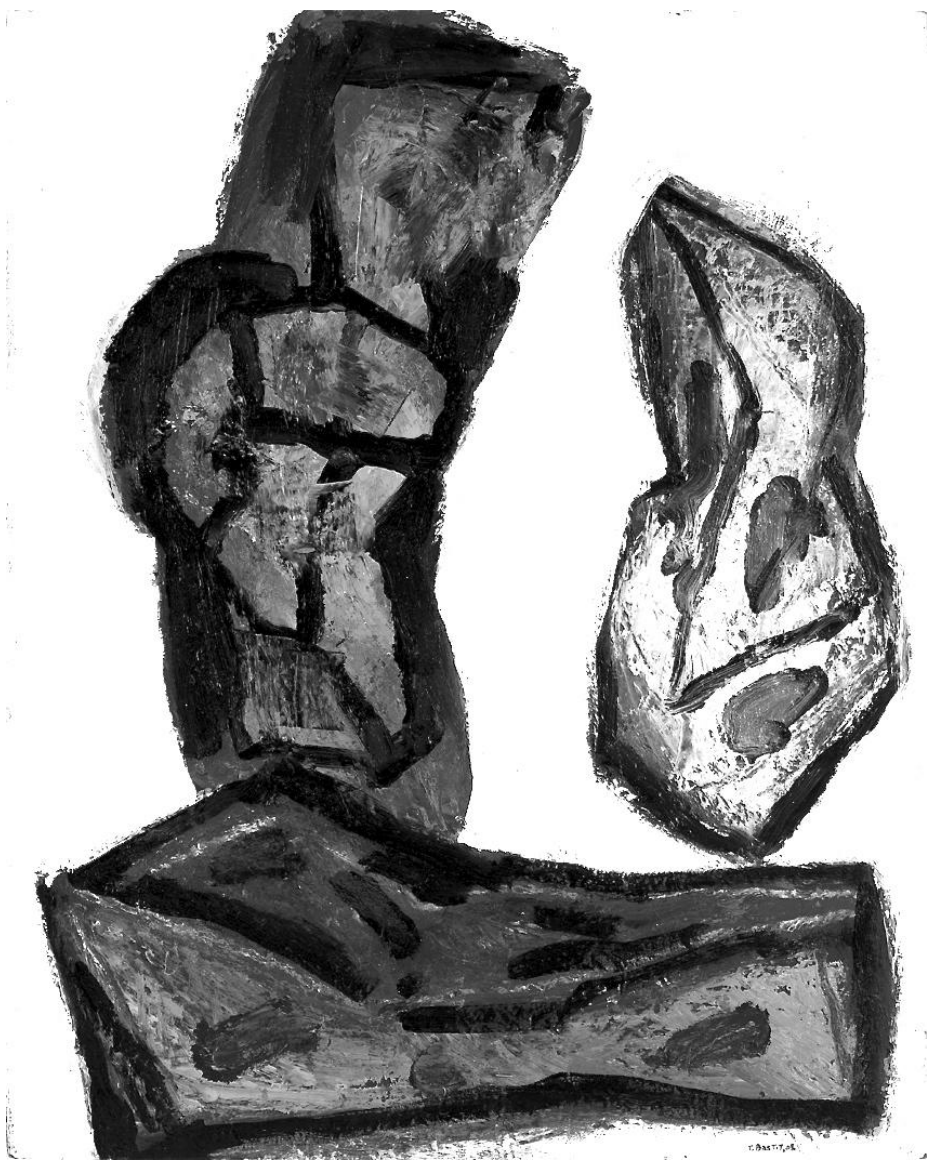


Dans *Tête-de-Nègre*, Fourré a prêté à la figure romancée de sa nièce, Geneviève Templier, élève d'André Lhote, le diminutif "breton" de *Jobic*, prénom masculin d'origine biblique : « ... *Souvent il y séjourne en compagnie d'une jeune femme microscopique et trépidante, qui lui trotte sur les talons et court l'Armor et l'Arcouet, pour peindre des toiles bariolées de couleurs saisissantes et de dessins géométriques, qui semblent chercher un apaisement à leur tourment, en direction d'un centre invisible pour moi peut-être.*

La mignonne androgyne signe en lettres énormes : JOBIC. » (Maurice Fourré, *Tête-de-Nègre*, pp. 137-138. Le portrait de Fourré, ci-contre, est signé G. Templier).

Fondateur d'une académie privée, André Lhote y importe les avancées du cubisme dans l'art décoratif. A sa mort, Henri Goetz, professeur de Tristan aux Beaux-arts, s'installe dans ses anciens locaux, où il fonde sa propre académie, l'académie Goetz, et importe les avancées de l'abstraction dans l'enseignement de la gravure : trouvant les Beaux-arts attristants, Tristan devient son assistant.

Quand l'heure est grave, faire métier de graveur est un jeu d'enfant. Quoi d'étonnant si, quand on revient irrésistiblement à la peinture, de nouvelles figures apparaissent cernées de noir, comme en signe de deuil pictural : *À L'EX, T'ES RIEUR*, à l'intérieur, c'est très sérieux.



T. Bastit, *Les fées rient*

À la science des solutions réalistes, Tristan, digne émule du Père Ubu, a toujours préféré celle des solutions imaginaires, géométriquement illustrées par les fameux “polyèdres”. Dans la toile intitulée *LES FÉES RIENT*, deux ectoplasmes à la clarté subreptice se penchent autour d’un parallélépipède de même teinte qui, à première vue, semble être un cercueil. En prenant à la lettre, devant un nouveau né, l’expression toute faite des *fées qui se penchent sur son berceau*, le dit cercueil pourrait aussi bien en être un.

En face de la galerie Pascaline Mulliez, où, le 14 septembre dernier, on vernissait la grande expo de Tristan, on vernissait aussi, à côté de la maison sculptée de Nicolas Flamel, l’artiste fluxus Wolf Vostell, disparu depuis plus d’un quart de siècle : vieilles téléphones éteintes entourées de débris de béton. *VOSTELL EST-IL HOSTILE AUX STÈLES ?* se demandait François Dufrêne, à la fin du siècle dernier (c’est le regretté Raymond Hains qui me l’a appris).

"Wolf, maintenant, *C’EST ... À TRISTAN !*", lui auraient glissé ses proches, s’ils avaient exceptionnellement pu le joindre pour la circonstance.

Bruno Duval

Exposition Tristan Bastit, Galerie Pascaline Mulliez 42, rue de Montmorency 75003 Paris Tel : 01 43 38 64 08. Jusqu’au 25 octobre 2014.

THE NIGHT OF THE ROSE HOTEL

La première traduction de Fourré en anglais

Le 20 août 2014, l'AAMF recevait de la lointaine Australie, comme si l'Oncle Léopold en personne nous faisait signe, un cadeau inattendu d'un de ses membres, assorti du message suivant, dont nous reproduisons ci-dessous une grande partie, traduite de l'anglais :

... Ici, chez nous, c'est bien sûr le plein hiver, une époque où l'on espère toujours venir à bout du travail accumulé. Et donc j'attendais aussi pour vous écrire d'en avoir tout à fait terminé avec ma traduction de *La Nuit du Rose-Hôtel*, de l'avoir revue et peaufinée.

La voici donc, en pièce jointe à cet email. J'accueillerai avec plaisir tout commentaire, toute critique constructive. Il me faut préciser que ce travail n'est pas entièrement mon œuvre, j'entends par là qu'il n'est pas entièrement issu de mon cerveau, puisque j'ai dû dans une large mesure m'appuyer sur les excellentes ressources qu'offre aujourd'hui internet à tous les traducteurs. Et donc, quand on est coincé, on peut toujours en appeler aux lumières d'autrui, grâce aux forums de www.wordreference.com. Wiktionnaire aussi m'a été précieux, et notamment pour pister les allusions du texte que j'ai explicitées dans des notes de bas de page à chaque fois que cela m'a paru nécessaire - mais je suis sûr qu'à cet égard, beaucoup de choses m'ont échappé.

Je voudrais vous dire aussi que j'ai fait ce travail pour mon pur plaisir, et, n'étant pas traducteur professionnel, je n'ai aucun scrupule à en faire don à l'AAMF, avec tous les droits et utilisations y afférents. Et bien entendu, je serai très heureux de collaborer à toutes les améliorations qui pourraient y être apportées.

Pour tout vous dire, je me livre à la traduction pendant les temps morts au bureau – de la même manière que d'autres font des mots croisés pour s'entretenir les neurones. C'est un processus assez lent. Pour l'instant, je suis en plein dans la traduction d'un roman bien différent du RH, encore qu'il s'agisse aussi d'un poème de la mémoire, dont l'auteur, là encore, avait été salué autant par Breton que par Gracq : il s'agit de *Lourdes, lentes*, d'André Hardellet.

La traduction complète (complète à cent pour cent, puisque tout y est, même la préface d'André Breton), et, à beaucoup d'égards, remarquable, de *La Nuit du Rose-Hôtel* accompagnait en effet cet envoi.

Le geste est généreux, l'entreprise aussi – jusqu'à l'extravagance : combien d'heures de son temps notre fourréen des antipodes a-t-il ainsi données par pur amour du texte de Fourré ? Outre la surprise ravie que nous avons éprouvée en découvrant sa traduction, il y a ce constat, qui nous fait chaud au cœur : oui, le texte de Fourré peut émouvoir, enthousiasmer, enflammer jusqu'au bout du monde, même ceux dont le français n'est pas la langue maternelle. Nous le savions bien, mais en recevoir ainsi la preuve est plus que réconfortant.

Et puis nous avons lu. Et puis réfléchi. Cet immense travail – dont nous publions ici quelques échantillons, texte original et texte traduit en regard, pour l'édification de nos lecteurs anglicisants – ne doit pas rester lettre morte. Nous allons essayer par tous les moyens que cette première traduction en anglais du premier roman de Maurice Fourré voie le jour. Comment, par quels moyens ? Nous n'en savons rien encore, mais nous y travaillerons, et dès à présent accueillons avec intérêt toutes les idées et/ou propositions (pourquoi pas ?) que vous pourriez formuler à cet égard. Et en attendant, encore bravo et merci à notre Tonton Coucou d'Australie !



XIV

LE DOMINO NOIR ET BLANC

Avec son grand front triste, ses longues mains qui craquent dans les manchettes sonores, son visage dessiné de rides qu'ont encochées les passions, le plaisir, les violences, l'âge, les souffrances, la sage douleur même, et les stigmates déformateurs de son art professionnel, le Doyen des Ambassadeurs présente sa vaste carte de visite patiemment calligraphiée :

GOUVERNEUR
Oscar, Maurice, André
Artiste honoraire
Ex Grimacier Virtuose
Champion
de
Rires francs, Ricanements
et
Cris comiques
aux Concours Internationaux
de Los Angelès, Singapour et la Trinité
des
Antilles

— Je suis né à Nantes, quai de la Fosse, devant la belle courbe du fleuve où les voiliers qui remon-

XIV

THE BLACK AND WHITE DOMINO

With his great sad brow, and long hands creaking in brittle cuffs, his face etched with creases, notches which enumerated his passions, his pleasures, violences, age, sufferings, and even sober sadness, and the deforming stigmas of his professional life, the Dean of the Ambassadors presents his enormous, and labouriously calligraphed visiting card :

GOVERNOR
Oscar, Maurice, André
honorary Artiste
Ex-Virtuoso Grimacer
Champion
in
Free Laughter, Sniggers
and
Comic Ejaculations
at the International Competitions
of Los Angeles, Singapore and La Trinité
in
Martinique

"I was born in Nantes, by the quai de la Fosse, facing the beautiful bend in the river where sailboats unloaded their cargo of sugar and negroes ...

L'aurore apparaît, avec ses rouges splendeurs.

L'ombre féminine est partie...

Blanche — Blanche Tixador, demi-sœur de Rose.

Léopold, étudiant nocturne, mon Oncle...

L'amant abandonné retrouve dans sa main le papier crayonné d'une petite chanson qui ne sera pas chantée :

Ombre
de
Mon amour
Ombre
de
Mon cœur
Ombre
de
Mon baiser
Ombre
de
Ma vie
Ombre
de
Ma nuit.

.....
Un enfant!..

Tante Rose :

— Cela arrive quelquefois...

Vespasien :

— On ne sait pas comment!

Blanche, à Léopold :

— Voilà.

Elle explique :

— Pour toi.

S'envole.

Dawn appears with red splendour.

The female shadow has gone...

Blanche — Blanche Tixador, Rose's half sister.

Leopold, night-owl student, my uncle...

The abandoned lover looks again at the note in his hand, a scribbled song that will never be sung :

Shadow
of
My love
Shadow
of
My kiss
Shadow
of
My life
Shadow
of
My night.

.....

A child !...

Aunt Rose :

"This happens sometimes..."

Vespasian:

"Who knows how !"

Blanche, to Leopold:

"That's it."

She explains:

"For you."

She takes off.

ON SOUPERA DANS L'AUBERGE DE ROSE 169

Je sais regarder en face
les gens les choses
 l'espace
le temps moi-même
rire
et tout oser
Je suis brave avec inquiétude
J'aime l'imprévu
 le risque
et les fantaisies monstrueuses
du danger
Je sais rire
 ne plus rire
et changer
mon rire
 en pleurs
 de douceur

MESDAMES ARC-EN-CIEL
SOURIEZ
S'IL VOUS PLAÎT
DANS
L'AUBERGE
DE
ROSE

Sur un globe frontal une goutte de sueur
défile avec des taquineries amères parmi les plis
énigmatiques de la douleur, descend vers la bouche
et fuit, répudiant dans son caprice solennel les
lacrymatoires découragées :

— Pensez-vous donc toujours, chère Rose, à
l'appréciation célèbre de l'immense mystique espa-

I can look in the face
people
 things
 space
time
 my own
laugh
and dare all

I'm brave feeling the fear
I love the unforeseen
 risk
and monstrous fantasies
of danger
I can laugh
stop laughing
And change my laughter
 into tears
 of delight

MY LADIES OF THE RAINBOW
SMILE
IF YOU PLEASE
IN THE
ROSE
INN

A drop of sweat rolls down the convexity of a forehead with bitter teasings among the enigmatic folds of sorrow, falling towards the mouth and disappearing, denying itself, in its solemn caprice, to vain lachrimatories.

Will you therefore always think, dear Rose, of the celebrated summation offered by the magnificent Spanish mystic ...

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
**L'ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ
(AAMF)**

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

site Internet : [www.http://aamf.tristanbastit.fr](http://aamf.tristanbastit.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**VOTRE ADHÉSION COMPTE BEAUCOUP : NOUS AVONS
BESOIN DE NOMBREUX MEMBRES POUR
DONNER À L'ŒUVRE DE MAURICE FOURRÉ TOUTE LA
PLACE QU'ELLE MÉRITE**

Fleur de Lune n° 32 - Troisième trimestre 2014